

p. 185-204), on peut regretter que soit passée sous silence celle d'E. Pöhlmann (« The Monody of the Hoopoe in Aristophanes' *Birds* 227-262 », *GRMS* 5 [2017], p. 191-202). La monodie d'Agathon (*Thesmophories*, v. 101-129) est également une critique de la « Nouvelle Musique » : de forme *apolelumenon*, du fait de sa polymétrie, elle est à considérer comme le pastiche d'un hymne religieux, et non comme le fragment d'une tragédie ou un *embolimon*, comme le montre bien l'auteure, qui y voit un « jeu musical très raffiné » (p. 206). Là encore, les notes marginales des manuscrits sont précieuses puisque l'on y apprend qu'à la fin de la monodie « le vieillard pousse un cri ». Enfin, la pièce où la dimension parodique est la mieux mise en valeur est sans doute les *Grenouilles*, notamment dans la joute infernale entre Eschyle et Euripide, qui utilisent chacun deux monodies comme des armes l'un contre l'autre. La première monodie d'Euripide (v. 1264-1777, de forme *apolelumenon*), était accompagnée d'*aulos*, comme l'indique une note marginale. Sa seconde monodie (v. 1284-1295, de forme *mikta kata skhēsīn*) est une allusion aux nomes citharodiques dont Eschyle s'inspire, avec le fameux *tophlatothrat*, qui prend part dans la stratégie aristophanienne consistant à employer des onomatopées que l'on retrouve dans d'autres monodies, notamment dans les *Oiseaux* (ainsi le *tiotiotinx* de la Huppe). Ces deux monodies d'Euripide entendent montrer que l'art d'Eschyle est monotone et privé d'originalité, quand celles du second brocardent le style dithyrambique du premier. La première monodie d'Eschyle (v. 1309-1328, de forme *apolelumenon* avec une prédominance de la métrique éolienne), précédée par l'appel à la joueuse de crotales, caricature les mélodies lancinantes d'Euripide, fondées sur des motifs chromatiques, comme le montre notamment le verbe *eieieieieilissete*, pour lequel l'auteure évoque une possible interférence de la notation musicale dans la tradition manuscrite, pour expliquer que les manuscrits hésitent sur le nombre de fois où la syllabe *ei* était répétée : les copistes auraient voulu évoquer le mélisme virtuose sur la première voyelle, mais la diphtongue n'aurait en réalité pas été répétée. Quoi qu'il en ait été, Aristophane jugeait ce motif si réussi qu'il le reproduit dans la seconde monodie (v. 1331-1363, de forme *apolelumenon*) avec une polymétrie virtuose qui singe une nouvelle fois la mode de la « Nouvelle Musique ». L'ouvrage de L. Di Virgilio s'achève sur un tableau synoptique particulièrement utile, qui reprend l'ensemble des vingt monodies étudiées, avec respectivement le type de monodie (interrompue/ininterrompue), le type de chant (notamment les parodies), la forme, les mètres employés, la longueur (exprimée en nombre de *kōla*), la position dans la comédie, le personnage qui entonne la monodie, le lieu d'exécution et les modalités (notamment si la monodie est accompagnée d'instruments ou de danse), les vers introduisant la monodie et enfin le type d'intervention dramatique qui suit la monodie. En somme, si on lit les analyses de l'auteure en gardant à l'esprit les partis-pris urbinates, on y trouvera un matériau substantiel pour toute étude sensible non seulement aux rythmes de la comédie, mais aussi à ses mélodies.

Sylvain PERROT

Steffi GRUNDMANN, *Haut und Haar. Politische und soziale Bedeutungen des Körpers im klassischen Griechenland*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, XIV-594 p., 7 fig. (PHILIPPIKA, 133). Prix : 118 €. ISBN 978-3-4471-1285-7.

La recherche autour du corps dans les sociétés grecques et romaines a été particulièrement prolifique ces deux dernières décennies. Issu d'une thèse de doctorat défendue en 2017, ce livre s'insère particulièrement bien dans ce mouvement ; il a pour objet deux parties du corps spécifiques et, selon l'auteure, interdépendantes dans la pensée grecque : la peau et les cheveux, sujets peu étudiés depuis le début du XX^e siècle. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première explique les orientations théoriques de l'auteure, qui choisit de se concentrer sur les occurrences liées aux cheveux et à la peau dans certains textes classiques (principalement du V^e et du début du IV^e siècle av. J.-C.), et qui présente un historique de la recherche sur ces thématiques. Le but de l'auteure est de renouveler les approches sur l'étude de la peau et des cheveux, en y incluant notamment les apports de l'histoire des femmes, des études de genre et des théories foucaaldiennes. L'analyse conjointe de la peau et des cheveux repose sur le fait que ce sont les principaux vecteurs corporels de l'apparence et qu'ils sont physiologiquement liés dans certaines sources, en particulier dans le corpus hippocratique qui est abondamment analysé. La fin de cette première partie est largement consacrée au concept de « Zwischen_Raum », d'espace entre-deux, que constituent la peau et les cheveux, permettant non seulement de lier l'intérieur du corps avec le monde qui l'entoure mais également de lier ou de séparer socialement les individus par leur apparence. Cette fonction intermédiaire de la peau et des cheveux s'exprime ainsi par une multitude de pratiques et de soins qui leur sont appliqués. Ceux-ci sont décrits dans la deuxième partie de l'ouvrage. On y aborde tour à tour, dans leur dimension genrée et ethnique, le déshabillage et l'habillement, le toucher, le bain et les onguents (y compris le maquillage), la coupe et le coiffage des cheveux, l'épilation, les blessures et l'écorchement, offrant de bons états des connaissances actuelles sur ces différents thèmes et des observations originales. L'auteure montre ainsi, dans une approche intersectionnelle, que les différentes pratiques rendent visibles les hiérarchies à l'œuvre dans la cité : entre les citoyens riches et les pauvres, entre les citoyens et les non-citoyens, entre les hommes et les femmes, entre les classes d'âge, entre les Grecs et les barbares. Dans la troisième partie, l'auteure envisage la question de la couleur de la peau et des cheveux, dont le changement peut indiquer les émotions (rougissement par exemple) ou une maladie. Elle examine ensuite les significations des couleurs de ces deux éléments corporels qui ont une importance relative à la position sociale des individus : les couleurs des cheveux changent au cours de la vie (du blond de la jeunesse au gris de la vieillesse) et sont donc des marqueurs pour différents groupes d'âge ; les couleurs de la peau sont principalement utilisées pour souligner la différence entre les sexes (peau claire des femmes *versus* peau foncée des hommes). Un des points les plus intéressants est la discussion sur les interprétations modernes qui classent souvent les couleurs de peau et de cheveux décrites dans les sources anciennes comme des caractéristiques hiérarchisantes dépendantes de l'origine géographique. Or, ces considérations passent pour les Anciens au second plan par rapport aux questions d'âge et de sexe. L'auteure contredit ainsi, de manière à nos yeux convaincante, la thèse selon laquelle il existait déjà une discrimination raciale fondée sur la couleur de la peau et des cheveux dans l'Antiquité. En résumé, s'appuyant sur les recherches menées récemment sur ces thèmes, l'auteure met l'accent sur l'effet discriminant que peut prendre l'apparence corporelle en termes politiques, sociaux et culturels et sur son influence dans la

perception des individus au sein des cités grecques. Elle offre ainsi une excellente base de travail pour de futures recherches sur la peau et les cheveux en Grèce ancienne.

Isabelle ALGRAIN

Florence GHERCHANOC et Stéphanie WYLER (Dir.), *Corps en morceaux. Démembrer et recomposer les corps dans l'Antiquité classique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020. 1 vol. broché, 176 p. (HISTOIRE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-7923-1.

Fruit d'un programme de recherche collective mené de 2014 à 2018 autour du thème « Corps en morceaux dans les mondes anciens » et de deux journées d'étude, le présent ouvrage a pour volonté d'étudier le corps dans l'Antiquité classique et la manière dont les Grecs et les Romains appréhendaient l'intégrité corporelle, dans une perspective à la fois historique et anthropologique. Le but des directrices de la publication n'est pas de se focaliser sur la violence corporelle en soi mais sur le sens des démembrements qui ont pour conséquence de détruire l'unité du corps et, par conséquent, l'identité des individus, que ce soit de manière partielle ou entière, comme c'est le cas de Penthée ou d'Actéon. La première partie envisage le démembrement corporel en tant qu'acte de destruction de l'identité de la personne qui le subit. Les articles de L. Chazalon et F. Frontisi ont pour objet d'une part les modalités de représentations des démembrements – qui sont somme toute assez rares sur les vases grecs, alors que les scènes de bataille sont particulièrement nombreuses sur la céramique des époques archaïque et classique – et d'autre part, la mort d'Actéon. Dans les deux cas, les auteurs mettent en exergue le fait que les démembrements concernent en premier lieu les corps masculins, essentiellement dans un contexte mythologique, et évoquent un lien possible entre l'atteinte au corps et les pratiques du *diasparagmos* dionysiaque, comme c'est clairement le cas pour Penthée. De son côté, É. Rousseau explore la notion de corps/cadavre et le traitement complexe de ce dernier chez les populations gauloises du second Âge du fer où de nombreux sites – à côté de nécropoles plus traditionnelles présentant des inhumations et des crémations – ont livré des squelettes désarticulés, démembrés ou encore décapités : dans les contextes rituels principalement, la tête, objet qui symboliserait la valeur du guerrier qui la détient, constitue une partie importante du corps et fait l'objet d'attentions particulières. La contribution d'Y. Muller envisage les mutilations des extrémités mentionnées dans les sources grecques classiques. Les occurrences de ces mutilations renvoient à une violence et à une forme arbitraire de châtiment et sont principalement associées par les auteurs grecs aux contextes barbares et en particulier aux Perses. La seconde moitié du volume est consacrée aux différentes parties du corps en relation au tout corporel. La conception de l'unité du corps et la cohérence de l'assemblage des parties se pose notamment dans le cadre de la définition de la beauté, ainsi que dans le cadre de la création artistique où l'enlaidissement et la déformation découlent de l'absence ou du surdimensionnement d'un membre. F. Bourbon s'intéresse aux rapports entre le corps vu comme un ensemble (*holon sôma*) et ses parties dans la *Collection hippocratique*, plus particulièrement dans le contexte des traitements gynécologiques. C. Baroin et F. Gherchanoc mettent en évidence dans les textes grecs et romains la manière dont sont dépeintes Hélène et quelques femmes célèbres pour leur beauté, ce qui implique souvent une fragmentation du corps, dont les